

Elles

Valérie Meynadier

Je suis rentrée dans ce lieu comme dans un livre qu'on n'a pas forcément envie de lire.

Rue Geoffroy Saint Hilaire...

Je m'attendais à ce que le nom de cette rue soit écrit en arabe. Me voici dans un nom bien français devant des murs blancs crénelés qui ont fait un long voyage... D'une blancheur de craie. Sur ces murs plus que silencieux, le printemps semble s'appuyer. Moi, je n'oserais pas. Je prends un peu de recul sur le trottoir d'en face. Je la regarde. Mosquée, en arabe, signifie : lieu où l'on adore.

Il y a : devant ses murs et il y a : derrière ses murs...

Derrière, je vais y être bientôt.

Tout est en place. Mon visage dans mon visage. Je pense. Je marche. Je rentre dans un petit jardin. Je monte trois marches. A droite, salon de thé.

A gauche, l'endroit où je crains de me rendre. Je pousse la porte. Je traverse un petit salon attendant, obscur... Je pousse une deuxième porte... L'atmosphère change... Me voici derrière les murs. Je m'y attendais. Je rentre mes yeux. Je demande une entrée. On me la donne. Pourquoi suis-je si grande, et le plafond si haut ? C'est un livre écrit en arabe. Je ne comprends rien.

On m'a dit : les vestiaires, là-bas à droite. J'obéis. La discipline a du bon, ça empêche de voir, j'en ai déjà trop vu. Je file au vestiaire avec mon paquet de moi. J'essaye de garder contenance. J'aperçois à peine les colonnes de porphyre, les femmes nues allongées, je suis dans un livre où les statues rosissent et prennent la parole.

Je pense aux murs si blancs à l'extérieur... C'est peut-être ma dernière pensée rationnelle. Les murs ont une vue sur ces femmes et se parent d'elles, ce ne sont pas des feuilles blanches mais la nudité qui se réfléchit. La lune ainsi teinte les rivières.

Je tourne à droite. Je rebrousse chemin sans me retourner, je recule de trois pas. Je connais ce visage.

- Tu m'attends ? dis-je.

- Bien sûr...

Ma mémoire ne connaît pas cet endroit. Je la sens prête à un nouveau souvenir. Etat de latence et d'agacement. J'essaye de la rassurer. Les vestiaires se passent de pudeur. On se déshabille ici sans paravent ni état d'âme. L'air si mal à l'aise, qu'une femme bien en chair, bien d'ici, avancée en âge, passant à côté de moi, (ça laisse voir l'exiguïté des vestiaires) me tape sur les fesses et me dit : alors ça va ?

Je présume que je souris à mon tour et lui réponds : ça va, oui...

Une fois les vêtements enlevés, il reste la nudité, impossible à enlever, elle !

Les murs sensibles s'en nourrissent. Je le sens. Je connaissais les murs de récréation, les murs de prison, mes murs à moi mais les murs de hammam, j'ignorais...

L'attente de Sylvie m'apaise. Je sors enfin du vestiaire, vêtue d'un paréo. Je le sens en trop. Devant Sylvie allongée sur un matelas, je laisse tomber le paréo.

- On y va, on va rejoindre les autres, dis-je.

J'ai hâte de quitter cette pièce. Je borne mes yeux à l'architecture. Environ huit colonnes, je n'ose pas les compter, le moindre geste me pèse, j'attends Sylvie, voilà ce que je fais en apparence ; huit colonnes en marbre rose, je lève le plus discrètement possible la tête, elles soutiennent un splendide plafond ouvragé de voûtes et d'arabesques où le bleu domine. L'écriture arabe dessine en même temps qu'elle écrit. Me voici dans le ventre du calligramme.

De chaque femme qui m'entoure, je devine un sein, un pied, je retiens la main, le regard, ce tatouage en bas du dos, il semble couler du mur sur cette peau, ce dos si droit, comme la lettre I, une seule à la fois, aucune phrase ou aucune femme dans sa totalité ne parvient à mon esprit.

A moi, après, de former ma phrase, de rassembler les morceaux, de me rappeler l'alphabet mais je n'ai plus envie de parler. J'ai envie de voir, de composer ma femme idéale : elle aura ce tatouage et cette main abandonnée sur le matelas. Je suis dans un puzzle de chair et moi-même, morceau épars d'un grand tout. Analphabète. La sueur commence à couler. Je suis dans un labyrinthe où je n'ai pas peur de me perdre.

Les seins de Sylvie pleins de naturel me regardent, ils parlent aux miens, qu'ils arrêtent de s'affoler ainsi.

La ronde fontaine au milieu.

Des masseuses professionnelles.

A cet instant, je l'aperçois, sportive, musclée, et des fesses qui me rappellent un titre de Vladimir Jankélévitch : « quelque part dans l'inachevé ». Elles sont un météore en promenade entre l'étoile Véga et la Terre, en passant par mes yeux. On s'y perd à les contempler trop longtemps. Je reviens aux matelas placés avec cérémonie à mi-hauteur de sol.

Elle me regarde, essaye de lire en moi. Je lève les yeux. A trois mètres environ, la lumière du jour, celle-là même que j'ai

laissée au dehors. Ses fenêtres de couleur incrustées de bronze et de faïence donnent sur la rue, sur les jardins. Troublée à l'idée que la rue existe là, juste à côté.

- Et toi, tu donnes sur où ? ai-je envie de lui demander.

Je la regarde à nouveau.

Je l'imagine, habillée. Pantalon de cuir et chemise de soie bleue. Petites bottines à lacet. Des gants de cuir...

Sylvie me dit : - bah alors tu viens...

Au bord de répondre : « cuir au lieu de oui ».

Je me pince les lèvres, je la toise une dernière fois, je suis mon amie.

On passe la porte verte.

Au dessus une horloge. Je dis adieu au temps.

Petite pièce, à droite les WC. A gauche, autre petite pièce plus longue que large, aux extrémités des douches, au milieu, des femmes, des corps de femme ; pas un corps qui ne soit juste, d'une précision presque douloureuse ; le visage s'est répandu, les seins sont des regards et les pieds des lèvres épaisses, ou est-ce le corps qui est monté au visage ?

Je pense à ton nombril sourcilleux.

La vapeur me tourne la tête, me tutoie.

Une autre petite pièce, juste un banc qui coule du mur et des femmes sans âge assises, couchées...

La pièce qui vient me rend tellement heureuse d'être femme. Je suis dans l'étymologie de la femme, elle est là dans toute sa splendeur, à sa toilette, à sa détente, entre elles, en train de rire, dans cette vaste pièce divisée en six petites pièces où je n'ose m'aventurer, clouée sur place, des rigoles d'eau coulent entre mes sourcils, entre mes seins. Sylvie me demande si je vais bien. C'est trop beau, lui dis-je. Elle rigole elle aussi. L'art retrouve son innocence ici. Dans un des tableaux, une jeune fille se lave les cheveux au robinet incrusté dans le mur. Dans un autre, une

femme remplit un seau bleu qu'elle verse ensuite sur son amie qui accueille l'eau froide à petits cris. Le troisième tableau me réserve la somnolence de trois corps et d'un ventre esquissé en oreiller.

Il fait de plus en plus chaud.

- Tu viens, me dit Sylvie en me prenant par la main.

On contourne le carré sensuel ; certaines jambes se prélassent en hauteur, appuyées contre les colonnes de marbre ; îlot de repos ; m'y échouer...

Je suis mon amie.

Je la vois soudain ma métaphore d'albâtre, ma callipyge sans équivalence, son cul m'achève.

Nous voici au cœur de l'étuve, dans la dernière pièce, je suffoque. Sylvie remplit un seau à pleins bords puis le déverse sur l'estrade où nous sommes sensées nous asseoir.

Puis avec un balai pourvu à cet effet, elle détourne l'eau sur le sol, m'invite, je ne peux pas, je ne peux que ressortir, m'échouer sur l'îlot, rouge, au bord du malaise.

Ma callipyge est montée près du bassin d'eau froide, là où il fait le plus chaud, elle s'installe, je sors.

Sylvie me masse la nuque.

Dans l'encadrement de la porte, je te devine. Je te souris.

Tu viens t'asseoir près de nous, altière. L'eau qui coule soudain de moi n'a rien à voir avec l'eau d'ici. Le désir me pénètre. Je regarde tes doigts. Tes seins lourds.

Ta voix !

- C'est la première fois que vous venez ? me demandes-tu.

- Oui, (et je pense cuir encore.)

En plus, tu prends les devants. J'aime. Sylvie pressent la suite. Nonchalante, m'abandonne, retourne dans l'étuve.

Etre abandonnée ainsi, toute ma vie, je le veux.

Je propose de te masser.

- D'accord, mais on se tutoie, dis-tu.
- D'accord, dis-je.

J'ai hâte de te voir habillée. Chez toi, dans toutes les positions de ta vie... Ouvrir ta boîte aux lettres et ton réfrigérateur, ta belle bouche s'ouvrir à l'infini...

Ta voix aux accents métalliques sent le cuir.

Je frime et je tremble. Pour te masser, je dois contourner le désir. Quand mes mains aperçoivent tes seins, je pense à les rendre d'une tonicité à toutes épreuves, elles passent à côté sans un regard, je remonte jusqu'aux épaules, je dépose un frémissement au creux de ton aisselle ; braves mains, elles répondent encore à ma volonté. Si elles respectent les interdits, mes yeux en revanche les violent tous. Je m'attarde longuement sur ton sexe hermétique, nocturne comme un Chopin, musique qui m'échappe dans l'instant. Mes doigts arpègent ton corps musclé avec délice. Tes seins sont un véritable chant de sirène, il faudrait m'attacher les mains. Dis, tu m'attacheras les mains...

Masser, ce n'est pas caresser, pourtant toi, tu ne te gênes pas, masser, c'est caresser, pénétrer... pendant que tu déferlais sur ma peau, au-dessus de tout soupçon, tes doigts impromptus, brûlants ; dedans ; non une recherche de plaisir, une simple possession pour un instant...

A peine une heure et déjà, sans façon, nous avons fait connaissance.

Nos langues n'avaient plus rien à se dire, seulement à faire.

Nos regards aussi dépassaient la mesure ; tant que Sylvie ne viendra pas me dire au-revoir.

Nous nous oublions sous le sceau du désir. Sylvie aime autant les hommes que j'aime les femmes.

Sur le trottoir, dans la rue Geoffroy Saint-Hilaire, habillées, je te regarde mais je ne vois rien, éblouie.

Dans la plénitude de l'instant, j'oublie l'existence du téléphone.

Toi aussi. Tu as un nom sans doute, moi aussi, nous l'oublions
comme tout le reste.

On se sépare, persuadées de la prochaine revoyure.

Je ne sais pas quoi penser aussi je ne pense rien. Je m'arrête
à cet instant.

Je me sens libre.

☆☆☆

Epidermique attitude

Samira Negrouche

(...)

*Je vivrai
De chercher*

Ton ombre

*A tous les recoins
De la terre*

*Ton odeur
Je retrouverai
Sur les maîtresses
Dociles*

*Je nierai t'avoir
Vue
Car tu seras
Soumise
A mes confections
Cérébrales*

*Et je serai
A tes seins
Spectrale*